

DEPART POUR LE FRONT (suite)

châssis tout déformé. Il y en a qui sont renversées. Nous trouvons auprès de ces voitures quantité d'obus allemands que les autos transportaient.

AU LOIN, LE BRUIT DU CANON

Nous rencontrons de temps en temps des tombes. Ce sont des allemands ou des anglais qui sont enterrés là, souvent dans le fossé de la route : un petit monceau de terre et un bout de bois en croix, annonçant qu'il y a là un mort. De temps en temps, on aperçoit un avion. Nous passons bientôt à côté d'un hangar d'aéro. On entend au loin le bruit du canon.

ARRIVEE A CHAUDUN

A la tombée de nuit, nous arrivons à un village nommé Chaudun. Il est occupé par l'artillerie. Nous faisons encore 2 km puis on nous fait revenir pour nous cantonner à Chaudun. Nous sommes tous cantonnés, ma compagnie, soit 250 hommes, dans la même ferme. Il faut te dire que dans l'Aisne, il n'y a que de grandes fermes. La plupart de ces maisons sont évacuées.

ON DORT SUR DU FUMIER

On ne trouve absolument rien, même pas de l'eau car les allemands ont empoisonné les citernes. Il n'y a qu'une pompe et il faut quatre hommes pour la manoeuvrer. Je mange un bout de pain avec du saucisson emporté et l'on se couche dans les écuries qui ont servi aux allemands. On est plutôt sur le fumier que sur la paille. Je m'enroule dans ma couverture et mon capuchon et je m'endors de fatigue en songeant à mon cher foyer, à tous ceux que j'aime que j'ai heureusement revus depuis peu. Je m'endors donc après une courte prière, en songeant à toi ma chère Marie, si loin de moi, mais toujours là dans ma pensée. Je ne fais qu'un somme jusqu'au matin.

Jeudi 8 octobre 1914

QUEL GASPILLAGE !

Nous n'avons pas d'ordre pour partir. J'en profite pour faire ma toilette. Je prends une gamelle d'eau et je me débarbouille. On entend distinctement le canon à une dizaine de kms. Je visite le village et les abords. Il y a beaucoup de tranchées pour l'infanterie ou les canons. Elles sont gamies de gerbes de blé, pour protéger et surtout pour éviter l'humidité du fond, car à ce moment, il devait pleuvoir; les tranchées ont encore de l'eau. Toutes ces gerbes de blé pourrissent. Que de marchandises gaspillées.

Je cause à un jeune homme de 16 ans qui me dit que les boches ont occupé le

village 11 jours. Ils ont été chassés lors de leur défaite de la bataille de la Marne. Ils étaient poursuivis par les zouaves et les Turcos qui en ont tué 35. On les a enterrés dans un champ.

DEPART POUR BELLEU

On reçoit l'ordre à midi de partir à 3 h du soir. On prépare son sac. Nous n'avons que 9 km à faire : nous allons à Belleu, à 2 km en arrière de Soissons. On aperçoit de temps en temps des aéro.

UN OBUS ECLATE À 50 M

Vers les 4 h1/2, nous quittons la grande route qui mène à Soissons. Nous nous trouvons en effet en face des fameuses carrières occupées par les Allemands qu'on ne parvient pas à déloger. Elles sont à 3 kms environ derrière Soissons. A ce moment, notre présence a dû être signalée, car pan et un obus éclate à 50 m de nous. On nous fait quitter la route et nous nous défilons un par un dans le parc d'un château. Notre artillerie répond à celle de l'ennemi et nous parvenons à la tombée de la nuit à Belleu.

Je suis cantonné dans une espèce de cave humide avec mon escouade. Presque pas de paille. On se couche comme on peut, en se croisant et l'on dort quand même. Nous n'avons point fait de soupe car il est défendu de faire du feu la nuit.

Jeudi 8 octobre

TOUT A ETE PILLE

La maison où nous sommes n'est pas habitée. Les gens en sont partis au moment de l'invasion. Nous trouvons un homme resté au pays qui en a les clefs et qui nous ouvre la porte en nous disant que nous pouvons coucher dans les chambres. Mais quel désordre ! L'ennemi a passé par là. Tout a été pillé. Les armoires, les lits, tout est sens dessus dessous. Nous remettons un peu en ordre. Tout ce qui peut servir est remis dans les armoires ou en tas dans un coin. Il y a 2 lits à sommier et 3 matelas. Avec un peu de paille nous organisons notre coucher. Au moins là, nous ne sommes pas à l'air, ni à l'humidité.

Du 10 au 17 octobre

FAIRE DES TRANCHEES

Nous faisons des tranchées et c'est tout. Le matin, nous partons vers les 2 h et nous rentrons à 8 heures. L'après-midi est libre mais il est absolument défendu de sortir du cantonnement. D'autres fois, nous partons pour la journée en apportant un bout de viande froide et des pommes de terre que nous faisons cuire. Nous allons en arrière, nous faisons du service des avant-postes et nous rentrons le soir à la tombée de la nuit.

Heureusement on y est pas trop mal. On nettoie ses armes et ses effets. On lave son linge comme on peut dans un seau. Je me tiens propre autant que je peux. Nous ne nous battons pas et nous ne nous battons probablement pas car nous sommes les troupes de réserve.

Ce qui sera le plus dur, ce sera la température de l'hiver, mais jusqu'à présent nous avons beau temps. Les nuits sont plutôt fraîches mais le temps est sec et d'ailleurs je suis bien habillé.

Tout fait prévoir que cette guerre sera longue, cependant il ne faut pas désespérer. Dieu est plus fort que les hommes et comptons bien plus sur lui que sur rien d'autre.

HALTE A LA FERME EVEQUE

Pendant cette période, nous avons fait souvent la grande halte à une ferme nommée ferme Evêque. Il y a de l'artillerie. Cette ferme est un monde. Pour le moment, elle est évacuée. En temps de paix, elle occupe 30 personnes. Elle a 500 hectares à travailler. Elle a 25 paires de boeufs et 20 chevaux. Les allemands ont pris 40 boeufs. Les bâtiments ont presque 1 km de tour. Quand on voit toutes les déprédations que les pays envahis ont subies, il faut s'estimer heureux dans nos pays de ne pas connaître ces horreurs. Belleu n'a pas trop souffert de la canonnade. Il y a cependant plusieurs maisons incendiées par les Boches. Quand les pauvres habitants reviendront, ils ne trouveront rien.

UN DUEL D'ARTILLERIE

Le canon tonne sans discontinuer mais on n'y fait plus attention. Le soir du 13, nous avons assisté à un duel d'artillerie qui méritait. Ça a commencé vers les 8 heures toujours aux carrières qui sont bien en face de nous. Les boches ont tenté une sortie pour tomber sur les nôtres qui sont dans les tranchées à 300 mètres des leurs. Les boches lançaient des fusées lumineuses pour éclairer. Nos canons se sont mis de la partie. Il y avait peut-être 25 canons qui leur tiraient dessus. C'était un bruit infernal. Plusieurs villages aux environs des carrières ont eu des incendies. C'était terrible, effrayant et presque beau dans son horreur. Ça a duré 2 heures. On aurait cru que tous auraient été tués mais j'ai appris que les français n'ont eu que 3 blessés. Pendant cette canonnade, les canons allemands se sont tus. Ils ont cependant tiré vers les 11 h du soir quelques coups de canons qui font beaucoup de bruit mais point d'effet. Ils n'ont dans leur carrière que leur canon de campagne ■

1 - 30 OCTOBRE 1914

Nouvelles des soldats

Au 1er octobre, six pelauds sont déjà **Morts pour la France** : **Joseph Montmain** le 19 août, **Joannès Montmain** le 20, **Paul Maury** et **Jean Besson** le 22 août, **Claude Chazet** le 23, **Pierre Villon** le 22 septembre. Mais à cette date, à St-Sym, on le sait pas encore pour Besson et Villon.

Jeudi 8 - Une nouvelle victime : **Poméon**, mort des fièvres. **Le Conseil municipal** vote 500 F pour l'entretien des soldats.

Samedi 17 - Les femmes font beaucoup de passe-montagne pour les soldats.

Jeudi 22 - **Henry du Roure** du journal "La Démocratie a été tué." Une dizaine de **prêtres et de séminaristes de Lyon** sont déjà tombés.

Samedi 24 - Révision pour la **classe 1914** et les réformés ou ajournés de quatre autres classes. Seul, **le fils Cartéron** a été réformé à cause de sa vue et cependant il aurait bien voulu être admis.

Dimanche 25 - **Jean Ville** serait blessé et hospitalisé, à Dannemarie en Alsace. Cinq de ceux qui sont avec lui l'on fait savoir à leurs familles. **Gustave Rey** est parti de Romans pour les Vosges. **Jules Véricel** est toujours en Alsace, loin des Prussiens comme d'ici à Pomeys ; ils sont obligés d'ouvrir l'oeil et le bon. **Madame Perret-Bouteille de la Guilletière** a enfin su des nouvelles de son mari. Elle n'en avait plus depuis le 9 août. L'agence de Genève lui a répondu que son mari était blessé à la cuisse, au bras et à la bouche et prisonnier à Haugsbourg.

Lundi 26 - **Benoît Grange** est toujours près de la ville des bons pois (Soissons). Un jour, assis sous un arbre, un obus a éclaté au dessus, ne lui causant heureusement aucun mal.

Mardi 27 - **Claudius Relave** et **Bluma** ont reçu l'ordre d'aller passer la révision demain à Lyon. **Les auxiliaires** partent aussi les uns après les autres. Même **François Pupier** (grosse tête) est parti.

Mercredi 28 - Le matin, **la Poste** est bondée de gens qui n'ont plus la patience d'attendre l'heure de la distribution.

Bluma a été reversé dans l'auxiliaire et **Claudius Relave** a été pris pour être dans les bureaux. **Mme Firmin Coy** est allée à la Valbonne voir son mari qui va être dirigé du côté de ? **Le mari de Mme Thollot (cafetier)** dit que dans les tranchées, ils ne risquent pas les balles mais que les obus éclatent constamment non loin d'eux. **Le frère Goy** qui est dans l'auxiliaire a reçu aujourd'hui ordre d'aller passer le conseil de révision lundi ■

MARIE GRANGE

Je ne suis guère rassurée

Depuis qu'Eugène son mari est parti sur le front, Marie son épouse ne reçoit que de brèves cartes qui se veulent rassurantes. Mais au fond d'elle-même, elle sent bien qu'il est en danger. **Extraits de son courrier.**

Jeudi 8 octobre - Il y a huit jours, nous avons passé ensemble une si délicieuse journée et aujourd'hui nous sommes si loin l'un de l'autre ! Comme tu es parti vite et maintenant quand nous reverrons-nous ? Tu me dis bien que vous n'allez pas sur la ligne de feu ! hélas je ne suis guère rassurée, vous en prenez trop bien le chemin.

Hier, au marché, toutes les femmes achetaient des chandails et faisaient un paquet de 500 gr pour envoyer ensuite à leurs soldats. Ce que la poste a dû prendre aussi, il devait y avoir une montagne de paquets.

Ecris-moi, ne fût-ce qu'un mot, le plus souvent possible, songe dans quelles anxiétés je vais être à présent.

Samedi 17 octobre - Je voudrais bien savoir où tu es et ce que vous faites, si c'est toujours des tranchées. N'avez-vous encore point vu de boches ? Je crois que vous vous passeriez bien facilement de faire leur connaissance. Mais hélas, faut-il se faire l'illusion, que tu essayes de me donner, que vous en serez quitte à si bon compte et pour avoir soulevé inutilement quelques pelletées de terre ?

Nous sommes toujours occupés comme vente ; les lainages surtout font fureur : depuis plus de huit jours nous n'avons

plus de chandails et on n'en trouve plus chez les fournisseurs, tout est réquisitionné. En fait de laines à tricoter, il ne nous reste plus grand chose. Et avec ce qui se passe dans le Nord, il est impossible de se réapprovisionner.

As-tu bien tout ce qu'il te faut pour être chaud ? J'ai oublié de te faire prendre des gants. Nous avons vendu tous les gants tricotés pour homme en laine marine. Faut-il t'en envoyer une paire ? Les femmes font beaucoup de passe-montagne, espèce de cache-nez qui enveloppe toute la tête sauf les yeux. Je tacherai de t'en procurer mais nous n'avons plus de laine.

Mardi 20 octobre - J'ai reçu ta carte du 16. Quelle joie ! je n'avais rien reçu depuis celle du 11 et tu sais quatre jours sans nouvelles sont bien longs. Je suis désolée de voir que tu ne reçois rien de moi mais tu n'es pas le seul. Ne sois donc pas en peine de nous, pauvre chéri et écris-moi, toi, le plus souvent possible toujours ; tu ne pourrais croire dans quelle inquiétude je suis à ton sujet ; il y a des jours que je suis découragée, d'autres je suis plus vaillante. Que veux-tu, c'est le flux et le reflux, comme dans les armées. Mais combien de temps encore durera la dure épreuve !... ■

● IL APPREND PAR HASARD LA MORT DE SON FILS À LA POSTE

Georges Ragey de Lamure est tombé au champ d'honneur en Belgique aux côtés de son camarade Maintigneux du Plomb qui en a envoyé la nouvelle à ses parents. Ce matin du 31 octobre, à la Poste, ceux-ci en causaient avec une autre femme lorsque le père Ragey qui se trouvait là et qu'ils ne connaissaient pas, entendit nommer Ragey de Lamure : "**Mais c'est mon fils ! s'est-il écrié.**" Les pauvres femmes se sont efforcées de lui faire comprendre qu'il n'était que gravement blessé. Un peu naïf, il l'a cru mais la mère Ragey doute : elle a fait écrire au fils Maintigneux pour avoir la vérité. Pauvre femme, lorsqu'elle saura qu'il n'y a pas de doute, quelle atroce douleur ! son George tant aimé. Il y a peu de jours encore elle disait : Tout pourvu que mon George revienne. (Lettre de Marie Grange)

● VAIS-JE MOURIR DANS UN CIMETIERE ?

Mon frère le jeune a été blessé le 25 août au combat de Manchecourt. Sa cartouchière l'a préservé ; sans cela, il ne serait peut-être plus du monde. Ils sont restés couchés pendant 24 heures sur les tombes d'un cimetière. Quand les obus des canons allemands arrivaient, ils brisaient le marbre des tombes qui volait à 50 m de haut et leur retombait sur la tête. Il se demandait s'il allait mourir dans ce cimetière. (Lettre d'une amie de Marie Grange)